

suite de Albert REYNAUD

« Piégay est à l'entretien dans deux bâtiments. Son travail consiste à réparer les machines, changer des tuyaux, etc... Il est assez dangereux, faute au gaz. Assez souvent, ils sont obligés de travailler avec le masque. »

Jean Pracca raconte ensuite ce qu'ils font après la journée de travail. Ils mangent à la cantine puis ils prennent le tram pour rejoindre leur baraquement à 12 km. « Le soir, nous ne sommes jamais rentrés avant 9 heures et le matin, il faut se lever à 5 heures. Tous les jours... »

En mars 1944, le père d'Albert Reynaud décède. Albert fait les démarches pour obtenir une permission. Il n'arrive à St-Symphorien que le 1^{er} avril, mais il choisira de ne pas retourner au STO. Il obtiendra après guerre la carte de REFRACTAIRE AU STO. Au dos de celle-ci, il est indiqué qu'il a été réfractaire du 1^{er} avril 1944, donc date de son retour, au 10 août 1944, date de son entrée au Maquis.

De retour à St Sym, l'ouvrier d'Olida n'a pas repris le chemin de l'usine. Il a dû, lui aussi, se cacher. D'abord dans une ferme à St-Romain-en-Gier, puis chez un viticulteur de Taluyers, m'a appris sa fille Gisèle.

En août 1944, on retrouve Albert au maquis de Saint-Appolinaire. Le jeudi 26, il fait partie du groupe avec Emmanuel Clément et Raymond Grange, nous apprend Joseph Besson dans son livre « Chronique des années sombres » qui affronte à Craponne des Allemands qui refluent sur Lyon. Il est légèrement blessé par une grenade, mais Clément le sera gravement et décèdera à l'hôpital de Largentière quelques jours plus tard.

Jean ROUX.

Nous avons peu d'informations sur lui bien que les fiches récapitulatives de Noël Besacier des courriers reçus indiquent la présence de 7 lettres de Jean. Or aucune ne figure dans les archives. Noël les aurait-il restituées à son auteur ?

Nous connaissons seulement son adresse à Suhl, une ville moyenne au sud de la forêt de Thuringe, spécialisée dans la fabrication des fusils, où il était le seul pelaud. Nous savons qu'il correspondait avec plusieurs camarades, ceux-ci ayant indiqué une fois ou l'autre qu'ils avaient reçu un courrier de Jean Roux.

OCTOBRE 1917

AU FRONT ET AU PAYS

D'après la correspondance d'Eugène (EG) et de Marie Grange (MG) et des brèves du quotidien lyonnais l'Express (EX).

Jeudi 4 octobre 1917 - (MG) - « Le fils Moiroud a une permission agricole de 20 jours. Il est de ton âge et sûrement pas cultivateur. N'es-tu pas noté sur ton livret militaire comme jardinier, peut-être que... enfin je ne sais pas... » (voir encadré Eugène Grange, jardinier puis mercier).

Ven 5 oct - (MG) - Nous avons perdu notre joli temps. Aujourd'hui, il pleut, il fait un temps sauvage, ça sent l'hiver quoi ! ... Jean et Pépé ont repris courageusement leurs classes et ils sont bien contents.

Sam 6 oct - (MG) - « Où ira te trouver la petite carte que je t'écris maintenant, si toutefois elle te parvient ? Loin, bien loin sans doute, car bien que tu ne veuilles pas me le dire de crainte de m'attrister, j'ai compris, j'ai lu entre les lignes de tes chères petites missives reçues hier et ce matin, ce que tu ne voulais pas me dire encore, que vous partiez pour l'Italie, sans doute, où on envoie tant de troupes françaises : pauvre gros ! te voilà exilé à ton tour, oh ! quelle triste impression cela me fait ! Évidemment, Dieu peut te garder là-bas aussi bien qu'en France et c'est bien là ma vive espérance, mais tout de même j'avais espéré que vous les anciens, ne suivriez pas le mouvement, car enfin les nouvelles seront rares. Quelle privation pour nous si bien habitués à la chère petite messagère quotidienne. Comme le temps va être long au début surtout ! Hier, j'espérais encore, mais en allant à la poste, j'ai entendu une personne dire que l'abbé Imbert avait écrit que leur division partait en Italie (=Eugène appartient à la même Division), alors tu peux bien croire que cela m'a donné un coup, et je n'ai plus douté. Cependant il ne faudrait pas que par mes lamentations, je ramollisse ton courage, car tu as besoin pour franchir cette nouvelle étape dans l'épreuve, de toutes tes énergies. Si je suis ennuyée de te voir partir si loin, combien plus cela doit vous être dur à vous qui êtes ainsi ballottés d'un côté et d'autre depuis si longtemps.

Vois-tu, je tâcherai d'être courageuse toujours, je prierai plus que jamais et espérons que,

suite p. 4

EUGENE GRANGE JARDINIER PUIS MERCIER

Marie Grange ne se trompe pas. La fiche Matricule d'Eugène Grange indique bien qu'au moment de son conseil de révision en 1897, il exerçait bien la profession de jardinier. En effet, il était jardinier à l'Hôpital. Le jardin se situait juste en face de l'Hospice (aujourd'hui, parking) et jouxtait celui de la propriété des Grange aux Rameaux.

En 1904, lors de son mariage, Eugène était « employé de commerce » dans la mercerie de Pierre Bruyère de la grande rue. Le père Bruyère avait embauché Eugène car celui-ci, - premier prix du canton au certificat d'études- savait bien compter.

L'épouse de Bruyère était Marie Fillon, sœur de la mère de Marie Grange, qui venait souvent au magasin de ses oncle et tante. C'est donc dans le cadre de la mercerie qu'Eugène Grange et Marie Beaujolin firent connaissance. Ils se marièrent en 1904 et vinrent sans doute habiter à la grande rue où ils dirigèrent le magasin sans être propriétaire des murs, puisqu'en 14-18 Marie écrit à son mari que sa tante, demeurant alors rue de la Doue, -Pierre Bruyère étant décédé en 1906- voulait augmenter le loyer. Or, en ces temps de guerre, c'était interdit. En 1919, au décès de Marie Fillon, épouse Bruyère, -le couple n'ayant pas eu d'enfant- les bâtiments du commerce furent attribués à l'un des neveux de Marie, Joseph ou Jean-Marie Fillon du Plomb. Le premier se destina à la prêtrise. Le second, blessé gravement à la guerre, décéda en 1920. Marie Beaujolin, épouse d'Eugène Grange reçut en héritage ou acheta les murs et le fond de commerce de ce qui allait devenir « la mercerie Grange ».

Par la suite, le fils aîné du couple, Jean Grange hérita du commerce, où travailla toute sa vie professionnelle, sa soeur Marguerite, épouse d'Alban Chastang. Puis une de ses filles, Geneviève, épouse de François Mézard, hérita du fonds de commerce et une autre fille, Monique, épouse de Jean-Luc Mézard hérita de la maison. Aujourd'hui, les murs de « la mercerie Grange » héberge « La librairie Le Sens des mots », tenue par le fils de Monique, Pierre-Yves Mézard.